

8A.42/016

Que pensent les écrivains allemands de l'amitié avec la France ?

UNE ENQUÊTE DE DOMINIQUE AUCLÈRES (1)

Erich-Maria Remarque: " Tout ira bien quand le Français moyen jugera pouvoir faire confiance à l'Allemand moyen comme de Gaulle à Adenauer "

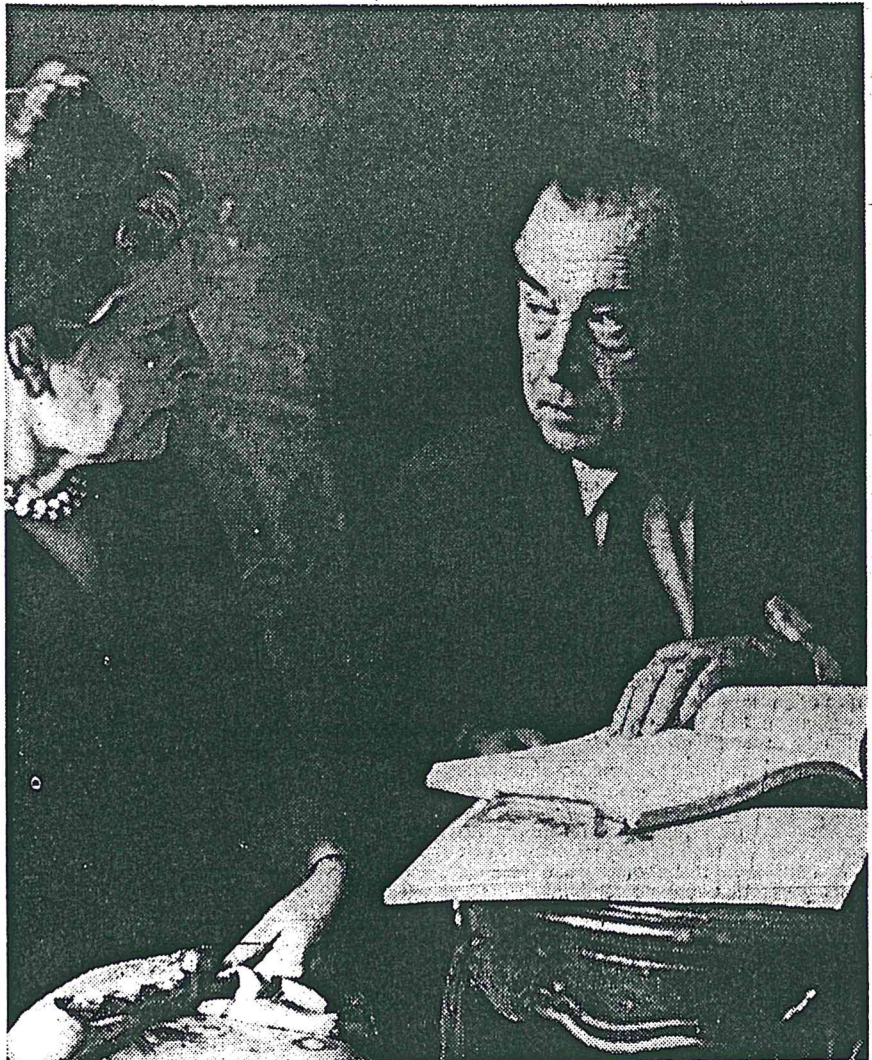
Il y a des voyages pénibles, et les brouillards allemands sont parfois déprimants. Aussi le soleil qui, au sortir du tunnel du Saint-Gothard, vous accueille à Airolo est-il le plus joyeux du monde. Il vous échoit comme un cadeau. Bientôt, c'est le lac Majeur, Locarno de célèbre mémoire et puis Ascona, qui fut le sanctuaire du philosophe Jung et de ses disciples.

C'est Erich Maria Remarque que je suis venue chercher en ce coin béni du Tessin. Je sais que Remarque n'est plus Allemand, mais est-il entièrement Américain ?

Près d'Ascona, à Porto-Ronco, sur la rive encore suisse du lac, il a établi sa demeure. Et quelle demeure ! La maison basse que recouvrent les glycines jusqu'à ses trois cheminées rectangulaires est située sur la corniche, à sept kilomètres de la frontière italienne. Du haut de l'entrée, on domine un studio si vaste que les dimensions normales semblent abolies. La lumière, fusant de partout, sous une multitude d'abat-jour beige doré, est à la fois tamisée et éclatante. Aucun recoin ne reste dans l'ombre, pas un siège, pas un sofa d'où l'on n'aperçoit le lac immense et proche. Je me meus à travers une étonnante féerie. Couvert de manuscrits et de livres, le bureau du maître voisine avec un large divan, unique refuge d'un désordre génial. C'est sur le divan qu'aboutissent les œuvres d'art récemment achetées. Bibelots antiques, assyriens, égyptiens ou chinois, en quête d'une place sur les étagères qui courent le long des murs, s'y côtoient provisoirement, formant un bric-à-brac infiniment précieux.

A mi-étage, contiguë à la cuisine, où officie une cuisinière viennoise, experte aussi dans l'art du grand Vatel, se trouve la salle à manger. Je suis chez Lucullus. Il ne s'agit pas de dévorer les plats succulents que sait confectionner la fée des fourneaux, mais de les déguster en silence. Complimenter Rosa serait déplacé. Elle est certaine de sa valeur, dans son domaine elle se compare au célèbre auteur d'A l'Ouest rien de nouveau et à son épouse, Paulette Goddard, qui fit ses débuts à l'écran à côté de Charlot dans *Les Lumières de la ville*.

Paulette n'a pas changé, sa grâce et sa beauté sont intactes. Son élégance s'impose sans autre appareil, et ses yeux bleus sous de grands cils noirs sourient avec malice au bonheur et parfois à l'adversité. Deux fois l'an son contrat avec la télévision la rappelle en Amérique, autrement elle par-



ERICH-MARIA REMARQUE (en compagnie de Dominique Auclères) marqué par l'avant guerre. (Photo René Pari)

Je le
l'ascenda
sive, que
Son visa
buriné. I
citadin,
lectuel,
qui déce
Je lui
— Du
tres étai
côté de
étaient
Nous s
Böll, je
les inter
mais cer
déteste i
teraient
à pieds
— Vou
sons du
paraît-il
— Oh,
entendre
mandes
— Trè
caractèr
trouve
amours
appelons
homme
dictateu
pour le
— Que
l'Allema
commun
à vous ?
— Nor
découpé
Le prob
est pour
ce curé
Quant à
clenchée
gne et
perte de
dernière
l'Europe
— Que
vint au
— Qui
éviter le
dus m'a
gatoire
militaire
ans en
la fin. C
— La
— Bie
lité de
Juste. M
Allemag
de ces
leur so
« l'émig
du type
ses de
ses amis
ce repli
seconde
terroge
d'égoïsm

UN I
LA V
DE C

— Vou
œuvres.
Sacrem

se compare au célèbre auteur d'A l'Ouest rien de nouveau et à son épouse, Paulette Goddard, qui fit ses débuts à l'écran à côté de Charlott dans Les Lumières de la ville. Paulette n'a pas changé, sa grâce et sa beauté sont intactes. Son élégance s'impose sans autre appareil, et ses yeux bleus sous de grands cils noirs sourient avec malice au bonheur et parfois à l'adversité. Deux fois l'an son contrat avec la télévision la rappelle en Amérique, autrement elle partage la vie de Remarque au bord de ce lac et dans les capitales européennes.



ERICH-MARIA REMARQUE (en compagnie de Dominique Auelères) marqué par l'avant guerre. (Photo René Paris)

UNE CRAINTE : QUE TOUT RECOMMENCE

Lui parler de Remarque est instructif, elle le caractérise avec l'intuition qui lui est propre.

— S'il n'a pu encore pardonner à l'Allemagne, dit-elle, ce n'est pas parce qu'il a une rancune personnelle, bien que sa sœur ait été tuée par les bourreaux de Hitler.

Hypersensible, facilement irascible, mais d'une bonté qui frappe dès l'abord, Erich Maria Remarque poursuit son œuvre de romancier-moraliste. Sa morale n'a rien de conventionnel, elle puise ses préceptes dans la générosité. Comme je ne suis pas venue uniquement pour l'interviewer, mais pour apporter quelques retouches à la traduction de son dernier roman, La Nuit de Lisbonne, que Le Figaro ne tardera pas à publier, je lui parle d'abord « affaire ». Nous discutons du succès du roman précédent, Le ciel n'a pas de préférences (2), nous passons en revue la littérature allemande contemporaine.

— Et votre enquête, me demande-t-il, est-elle terminée ?

— A peine commencée, et je compte bien connaître votre avis sur l'amitié franco-allemande. Ce que vous me diriez pourrait être essentiel puisque vous êtes au-dessus de la mêlée.

Remarque réfléchit. Est-il vraiment au-dessus de la mêlée ? Le bleu de ses yeux fonce un peu, son regard se durcit. Le sujet lui est visiblement pénible, et il l'aborde de flanc en demandant :

— Y a-t-il d'autres Français que de Gaulle qui croient à l'amitié franco-allemande ?

— Certainement, dis-je, les jeunes avant tout.

— Oui, les jeunes, les pages blanches de nos livres... acquiesce-t-il. Les jeunes Allemands aussi doivent l'accueillir d'un cœur sincère.

— Je le crois...

— Jusqu'à ce jour, reprend-il, la France, pour des raisons qu'il est inutile d'énumérer, était le seul pays à bien connaître l'Allemagne. Spengler a raison de dire qu'il y a au fond de certains peuples expansionnistes une agressivité inévitable. C'est le cas des Allemands, et les fautes commises par eux ne peuvent pas être effacées par un discours, fût-il prononcé par un homme tel que de Gaulle. Je ne parle pas de repentir, laissons de côté les formules religieuses. Mais la psychologie moderne enseigne qu'une névrose engendrée par le sentiment de culpabilité ne peut pas être guérie si le patient refuse de prendre conscience de ses responsabilités. Si beaucoup d'Allemands y étaient prêts (je leur laisse le bénéfice du doute), j'estime que de Gaulle par ses discours lés en a largement dispensés.

— L'essentiel serait de savoir s'ils s'en dispensent eux-mêmes ? Les Allemands ont changé, vous le savez.

— Bien sûr et dire « les Allemands » en bloc, c'est user d'un vocabulaire de primaire. L'individu existe avec ses problèmes, son degré de sensibilité, son sens plus ou moins développé de l'équité. Mais ce ne sont pas des Martiens qui, implantés en Allemagne, ont trouvé bon de suivre Hitler, et ce ne sont pas d'autres Martiens qui ont pris leur place après la guerre. Le nationalisme allemand, dans ce qu'il a d'outrancier et de présomptueux, continue à me faire peur, et je trouve dangereux de lui fournir

un-alibi. Il y a en Allemagne des hommes honnêtes, mais les impénitents n'ont d'autre ambition que de se blanchir. Parmi les juges toujours en fonctions demeurent des hommes, coupables sous Hitler de verdicts monstrueux.

Un silence plane, c'est Remarque qui reprend.

— Je suis Allemand, c'est la raison pour laquelle j'ose être intransigeant à l'endroit de ceux qui n'ont pas compris. Dieu sait que le rapprochement de la France et de l'Allemagne est une nécessité, je dirais un bonheur. Mais...

— Croyez-vous donc que l'enthousiasme des Allemands n'ait pas été sincère lors du voyage de de Gaulle ?

— Si, très sincère, là n'est pas la question. De Gaulle, pour eux, est un grand homme, et ce qu'il leur a rendu est plus qu'ils n'osaient espérer. Moi aussi j'admire de Gaulle, mais sa grandeur n'exclut pas un certain don-quichottisme. Ce qu'il a entrepris en Allemagne me le prouve. Comparez les deux voyages des derniers mois. Quand Adenauer alla à Paris, quand il visita la France, le peuple français, poli, et même intéressé, laissa officier les deux grands prêtres de la réconciliation en espérant que leurs efforts assureraient la paix et l'union de l'Europe. En Allemagne — et de Gaulle dut le vouloir aussi — l'adhésion

fut collective, bruyante et extatique. Etait-ce souhaitable pour qui connaît le peuple allemand ? Le passé est le passé. Mais il ne faudrait pas qu'il y ait reculte, résurgence d'agressivité et de nationalisme.

— Que redoutez-vous de précis ?

— Que l'Allemagne réunifiée un jour réclame ses territoires perdus au-delà de l'Oder-Neisse, que la France lui paraisse tout juste assez bonne pour soutenir ses revendications, et qu'après cela tout recommence...

— Mais non, dis-je en riant, tant l'inquiétude de Remarque me semble anticiper sur l'avenir, la réunification n'est pas pour demain. Des années passeront avant qu'elle puisse se faire...

— Peut-être, peut-être bien. Les générations se succèdent. Les jeunes, qui sont innocents des atrocités dont le souvenir me hante, auront le temps de mûrir, l'amitié hautement proclamée aujourd'hui s'affirmera par le contact d'homme à homme, de peuple à peuple. Ce qui de nos jours n'est qu'une construction politique deviendra alors une réalité vivante, sans laquelle notre Europe ne saurait vivre. L'amitié franco-allemande sera sincère le jour où le Français moyen, qui est doté d'un solide bon sens, jugera qu'il peut faire confiance à l'Allemand, comme de Gaulle fait confiance à Adenauer.

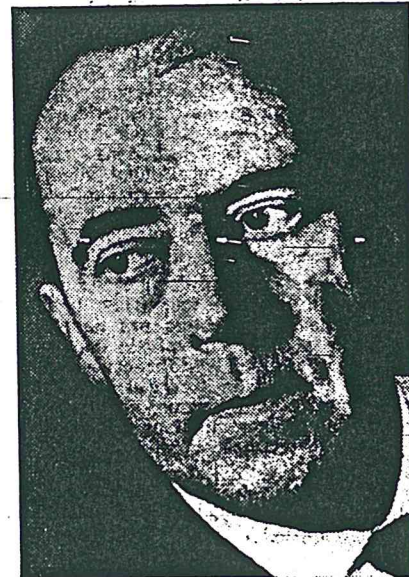
Heinrich Böll : " Adenauer a certes bien mérité de nous. Mais une nation n'est pas faite d'un homme... Les équipes de relève devraient être en place "

Cologne, le Rhin et la « zone verte » de ses faubourgs, où dans le feuillage mordoré des arbres meurt l'automne. Autour de cette table de restaurant, nous sommes quatre au début : Heinrich Böll, « le poète » parmi les écrivains d'après-guerre (c'est ainsi que beaucoup d'Allemands le caractérisent bien qu'il soit romancier), le docteur Witsch (3), son éditeur, et Manès Sperber (4), qui est venu de Paris. Nous ne parlons d'abord ni de la France ni de l'Allemagne, mais du procès de Liège et de la sentence des jurés.

— J'en ai été horrifié, dit Heinrich Böll, du moment qu'il y avait procès il fallait condamner.

— Du moment qu'il y avait procès, qu'est-ce à dire ?

— Je ne conçois pas la dénonciation, et sans elle il n'y aurait pas eu de procès. Mais du moment que les tribunaux étaient saisis de la chose, ils n'avaient pas le droit d'acquiescer. Il y a eu meurtre, le nier était parfaitement hypocrite. On ne peut pas acquiescer un meurtrier et condamner un malheureux bougre qui tire de votre poche un billet de banque parce qu'il a faim. Quant au geste de « pitié » à l'endroit du pauvre être anormal promis à la souffrance, dont il a tant été question au cours du procès, n'était-il pas fait d'autant de pitié subconsciente de la famille pour elle-même ?



HENRICH BOLL : Marqué par la guerre.

UN
LA
DE C

— Vo
œuvres
Sachm
trois g
écrivain
— A
jeune
mon b
pas do
qu'en
noël se
— Vc
vous d
— Je
mon p
les suj
— A
avec p
sés au
tyre d
dans 0
de l'ar
— N
fin de
sens v
De l'oc
chose
la dén
tée —
encore
à l'éca
les qu
étaient
tant d
parmi
mandé
veller
contre
vidé.
— J
rer le
mains
— C
passe
débrie
l'Aller
dresse
J'ot
— /
lé-pr
tout.
— geste
cela,
lez d
faite
y a q
ment
pris :
être
alleme
faite
mais
Sor
L'Alle
trop
à un
— sem
régim
Il
— cepti
doigt
rés
aussi
tler.
—
cons
—
(1
venit
(2
(3
par
ont
Seuil
(4
l'Océ
fond